

Labo junior REPHAM (Représentations et Exercice du Pouvoir : l'Héritage Antique à l'époque Moderne) :
« Longue expérience des choses modernes et continuelle leçon des antiques » : l'héritage antique dans la pensée et les pratiques du pouvoir à la Renaissance et à l'âge classique

Séminaire commun – 8^e séance : mercredi 18 mai 2016
Conférence d'Odile Tourneux
« L'histoire et la science politique : les exemples antiques chez Thomas Hobbes »
Compte-rendu du débat

Caroline Labrune. L'idée d'un lecteur-spectateur directement impliqué dans la situation dont il lit le récit est très frappante ; mais est-ce que ce lecteur-spectateur est censé déboucher, pour Hobbes, sur un lecteur-acteur ? Est-ce que la lecture des exemples historiques doit déboucher, pour lui, sur un engagement politique ?

Odile Tourneux. On peut faire deux réponses à cette question. Tout d'abord, Hobbes conçoit son *Léviathan* comme un manuel qu'il entend, d'une part, diffuser dans les universités, et qu'il destine, d'autre part, au souverain, Charles II. Il entend donc former aussi bien les souverains que les sujets par ses écrits : les exemples permettent de juger des choses par soi-même, mais ont aussi une vertu pédagogique. Par ailleurs, Hobbes a conscience que l'histoire peut être une source de sédition et de rébellion, et que les jeunes aristocrates qui lisent les textes des Anciens vont vouloir imposer ce qu'ils ont lu : il sait donc que l'histoire, en tant que spectacle, donne envie d'agir, et c'est pourquoi, pour lui, il faut faire attention aux textes historiques qu'on lit.

CL. Ce qui débouche directement sur ma deuxième question : puisque la lecture des textes historiques a une vertu incitative, Hobbes n'a-t-il pas une grande confiance en ses lecteurs et par extension, en l'homme et en ses capacités ? Tout pourrait facilement très mal tourner.

OT. C'est une question qui me semble essentielle, car on a souvent tendance à présenter Hobbes comme un philosophe fondamentalement pessimiste concernant la nature humaine. Or j'ai une impression : c'est qu'une des convictions fortes de Hobbes, c'est que si on suit la droite raison, on ne peut pas penser autrement que lui, et qu'on en suit forcément les préceptes. Pour lui, à la lecture de ses textes, chacun va lire en lui-même ; c'est pourquoi il ne voit pas comment les hommes pourraient juger autre chose que ce qu'il a écrit. Un discours argumenté, qui ne tente pas d'enfumer le lecteur – contrairement, notamment, à ce que fait l'Église, à ses yeux –, va donc forcer celui-ci à arriver à la même conclusion que lui, et à juger nécessairement comme lui.

CL. Il ne parle donc pas d'une éventuelle mauvaise foi de son lecteur ?

OT. Lorsque le lecteur ne tire pas les bonnes conclusions de ce qu'il lit, plutôt qu'une question de mauvaise foi, cela découle d'une volonté de masquer la vérité, mais qui viendrait des textes eux-mêmes, ou des personnes qui donneraient à lire le texte. Sa critique de l'Église dans le *Léviathan* porte sur l'exégèse que celle-ci fait des textes : il veut y montrer que les interprétations des textes bibliques proposées par l'Église ne sont pas issues du texte lui-même, parce que le pouvoir politique religieux veut détourner le sens littéral du texte, ce qui fait qu'on en vient à des absurdités. Il ne faut pas oublier, qu'en ce qui concerne l'histoire sacrée, tout est dirigé, chez lui, contre l'Église, dont il critique directement le pouvoir et les institutions.

CL. Articule-t-il son souci de vérité à une morale ? À un souci d'autrui ?

OT. À une morale, certainement ; à un souci pour autrui, non : le souci pour autrui n'est pas au fondement de la morale, chez lui. Pour lui, la morale, c'est le droit naturel, ce sont les lois naturelles fondamentales, dont on découvre le principe au fond de nous-mêmes, quand on considère

Labo junior REPHAM (Représentations et Exercice du Pouvoir : l'Héritage Antique à l'époque Moderne) :
« Longue expérience des choses modernes et continuelle leçon des antiques » : l'héritage antique dans la pensée et les pratiques du pouvoir à la Renaissance et à l'âge classique

la droite raison. L'exercice de cette droite raison se fait toujours dans la paix ; et pour lui, il faut tout faire afin de préserver la paix, et ce avant même l'instauration de la société. Pour Hobbes, c'est parce qu'on suit la raison en soi-même qu'on va se rapprocher des autres, et mettre par exemple en place un souverain.

Flora Champy. Hobbes suppose un lecteur très actif, notamment dans sa compréhension de la science politique. Est-ce que ce n'est pas en contradiction avec sa théorie politique même qui prône l'abandon de toute souveraineté au souverain ? Y a-t-il une contradiction entre ses exigences avec son lecteur et sa théorie politique ? Par ailleurs, est-ce qu'il théorise cette articulation entre adresse au lecteur et politique ?

OT. Pour répondre tout d'abord à la deuxième question, Hobbes ne fait aucun lien entre autonomie du lecteur et rôle du citoyen, du moins à ma connaissance. Ensuite, pour revenir à la première question, il faut noter que de plus en plus d'interprétations s'intéressent à la dimension démocratique de Hobbes, même s'il ne faut pas en faire un démocrate pour autant. Il a cependant une conception très autonome et charitable du lecteur. Justement, pour lui le citoyen qui fait pleinement usage de la raison va comprendre quelle est sa place, et qu'il doit ériger un souverain. S'il examine la droite raison, il ne peut que convenir de la nécessité d'un pouvoir absolu, suprême, détaché, qui s'impose à lui. Ce n'est donc par parce que le citoyen peut être un être rationnel et autonome que le meilleur gouvernement est celui des citoyens par les citoyens. Ce qui ne l'empêche pas pourtant d'envisager la démocratie : le frontispice du *Léviathan* est trompeur sur ce point, puisqu'on n'en a retenu que l'image d'un seul homme composé de tous les autres. Mais le Léviathan peut être une assemblée.

FC. Hobbes s'adresse donc au même personnage, à la fois citoyen et lecteur, dans ses textes ?

OT. Oui, c'est pourquoi, pour lui, le *Léviathan* doit être diffusé dans les universités. À ses yeux, c'est un manuel qui apprend à gouverner, à être souverain, à commander d'une part, et à obéir d'autre part. Car pour pouvoir créer un état souverain, il faut l'instituer par un pacte, ce qui demande une certaine compétence ; mais il faut comprendre la raison effective de ce pacte, pour pouvoir pleinement obéir ; et pour obéir, il faut comprendre pourquoi on obéit. Il n'est donc pas du tout question d'une quelconque aliénation au souverain : l'obéissance à celui-ci est fondée en raison avant tout.

FC. Tu nous as présenté un Hobbes qui rompt avec la tradition de l'imitation par l'exemple ; il reprend pourtant l'idée que l'exemple instruit plus que le précepte (explicitement formulée dans les *Lettres à Lucilius* par exemple). Dans quelle mesure s'inscrit-il donc dans une réflexion antérieure sur l'exemple et de sa place dans l'éducation ? Pour comprendre la place de l'exemple dans l'éducation, tu as fait un détour par Kant ; est-ce parce qu'il n'y avait pas de sources antérieures ? Car c'est un sujet qu'on trouve notamment chez Sénèque, pour qui l'exemple est une méthode courte et utile d'enseignement. Hobbes n'aurait-il pas d'autres prédécesseurs sur ce point qui auraient préparé sa pensée ?

OT. Je n'en ai aucune idée ; si j'ai fait un détour par Kant, c'est parce qu'il m'a semblé éclairer Hobbes sur le sujet particulier de l'utilisation des exemples antiques, et que celui-ci n'a pas écrit en propre sur la place de l'exemple dans l'éducation. Il ne propose, en plus, pas de source sur la question. En outre, on le rapproche de Machiavel et de Bacon, mais en fait, les deux rapprochements ne fonctionnent pas.

Alberto Fabris. Montaigne ne pourrait-il pas être une source sur ce point ?

OT. Peut-être : c'est un point à creuser.

FC. C'est une chose difficile de mesurer dans quelle mesure ces auteurs se détachent de

l'autorité éducative contemporaine, et dans quelle mesure celles-ci doivent quelque chose à l'Antiquité. On rencontre le même problème dans l'étude de Rousseau.

AF. Carlo Ginzburg a un peu travaillé sur la question dans un article, mais c'est un point très complexe, quand on pense à l'Histoire, notamment chez Machiavel. Je pense que l'Histoire, chez Machiavel, n'est pas seulement un exemple : quand il utilise Thucydide, il a conscience que ce dernier parle de la religion en tant que fiction. Au sujet de la peste d'Athènes, quand tout le monde commence à fuir la ville, et que la société s'écroule, il dénonce la superstition, quand la religion devient une espèce de simulacre. Quand Hobbes utilise Thucydide, c'est encore plus radical : il montre des hommes qui pensent, qui sont tant imbibés d'histoire qu'ils ne s'émancipent pas.

AF. Est-ce qu'on peut dire qu'il y a une histoire en science politique chez Hobbes ? Ou l'histoire, pour lui, est une science politique ?

OT. C'est précisément cela que j'ai voulu montrer : l'Histoire et la science politique ne font qu'un chez Hobbes. La recherche a toujours tendance à séparer les deux, chez lui, parce qu'il a dit « je ne fais pas d'histoire, mais de la science politique ». Certes, il s'appuie toujours sur Thucydide et sur l'ensemble des historiens, c'est ce qui l'a nourri ; c'est ce qui l'a conduit à penser la science politique dans ces termes. Mais pour lui, l'Histoire met sur le même plan l'expérience des Anciens et la guerre civile en Angleterre : cela permet de regarder non pas quantitativement les actions que font les hommes, mais de lire les principes mêmes de la politique à l'intérieur de soi. Il se dégage donc de cela l'impression que même s'il est nourri de Thucydide, il ne va pas prendre un récit historique pour l'analyser ; dans le *Léviathan*, il conduit toujours une analyse abstraite, détachée du récit historique.

AF. Il ne s'agit donc pas forcément d'exemples au sens actuel de « modèles », « schémas » ?

OT. Pas vraiment : pour Hobbes, l'exemple n'est pas censé donner à voir la figure d'un homme vertueux ; il ne s'agit pas du tout d'imiter les Anciens. Il ne s'agit en fait jamais d'imiter, mais de juger l'exemple en situation pour comprendre les mécanismes politiques et humains. Il y a une forte tradition historique de l'exemple, mais Hobbes défend une perspective innovante, qui n'est pas celle de l'exemple qui illustre, ni celle de l'exemple qui édifie. Dans cette perspective, l'exemple est l'occasion d'un exercice de pensée. C'est pourquoi l'histoire et la science politique ne font qu'un chez Hobbes, alors que tous les commentateurs les opposent.

FC. Quelle est exactement la place du corpus théâtral chez Hobbes ? L'utilise-t-il vraiment ?

OT. Hobbes tire régulièrement des exemples du théâtre antique, parce que c'est une fiction qui met en scène des acteurs ; il analyse notamment l'origine du mot *persona*, et développe toute une théorie du théâtre, car le théâtre, comme le mythe, donne des exemples que le lecteur peut investir. Il avait par ailleurs un rapport direct au théâtre, puisqu'il en faisait lui-même, et qu'il était proche du milieu du théâtre élisabéthain.

FC. Quel est le critère de Hobbes dans le choix de ses exemples antiques : est-ce uniquement leur aspect théâtral qui permet au lecteur de s'y projeter et donc contient une dimension cognitive ? Ou bien ses exemples sont-ils choisis en fonction de ses préférences politiques ? Dans l'histoire romaine, par exemple, cite-t-il plus souvent l'Empire, la République ?

OT. Je ne connais pas suffisamment l'histoire antique pour répondre de façon exacte à la question ; mais *a priori*, tout dépend de ce qu'il veut montrer avec l'exemple. S'il veut dénoncer l'usage de l'éloquence, il va utiliser une situation d'assemblée démocratique, et montrer comment un orateur peut retourner la foule. Il serait intéressant de vérifier, notamment en regard de la formation qu'il a reçue. Il serait néanmoins difficile de faire des recoupements entre ses préférences politiques et l'origine de ses exemples, qu'il mobilise de toute façon dans un sens ou dans un autre. Ce n'est

pas vraiment un critère de démarcation, pour lui.

FC. L'exemple serait donc surtout convoqué dans une optique argumentative.

Charlotte Triou. Chez les philosophes contemporains que tu étudies, est-ce qu'on trouve la même démarche dans leur rapport à la discipline historique ?

Odile. C'est difficile à dire ; ils semblent s'attacher plutôt à l'histoire de la philosophie, ou à des figures historiques types, comme celle du dictateur à Rome. Il n'y a pas énormément de références antiques, et elles sont souvent investies par des éléments philosophiques antérieurs. C'est surtout une histoire des textes, et non des pratiques : on réfléchit à la souveraineté beaucoup plus à partir de ses conceptions théoriques, mais peu à partir des formes d'exercice.

Intervenant extérieur 1. Est-ce que Hobbes tente un travail de comparaison dans ses références antiques ? Fait-il des comparaisons classificatoires ?

OT. Pas du tout. Il lui arrive, certes, de comparer, mais pas dans le domaine de la science politique. Il le fait notamment au sujet des différents types de poésie, en essayant de replacer la poésie élisabéthaine dans un classement non aristotélicien ; mais il ne le fait pas du tout pour l'histoire civile. En fait, les catégories de sciences politiques sortent de son analyse : il mène très peu de types de réflexions comme celle du meilleur régime. Pour lui, le souverain est « un seul homme ou une assemblée » : la question des mérites comparés des régimes est anecdotique. Les comparaisons ne l'intéressent pas, il n'en fait pas. Les seules comparaisons qu'il fait dans le domaine politique sont destinées à combattre l'Église. Dans son *Histoire ecclésiastique*, il prend des exemples historiques pour confondre le pouvoir papal. Mais c'est seulement dans ce contexte polémique particulier qu'il s'autorise des comparaisons entre moments historiques.

AF. Sauf pour l'histoire très récente, pour l'excommunication de Venise. Il mettait en regard l'Angleterre et Venise sur ce point.

OT. Mais au moment où il écrit le *Léviathan*, les évêques ont été destitués et les presbytériens sont en disgrâce. Il dit qu'ils sont revenus au temps de Paul, ce qui fait que chacun peut suivre de lui-même l'enseignement de Dieu, ce qui est la meilleure des situations, pour lui. Il passe cependant rapidement sur la question. Il me semble que, pour Hobbes, il n'y a tout simplement pas à avoir d'Église : il n'y a qu'un seul précepte de religion, à savoir que Jésus est le Christ, et c'est tout. Et c'est le souverain qui affirme qu'il n'y a que ce seul précepte.

AF. C'est intéressant, car la religion reste le fondement du pouvoir temporel pour Hobbes.

OT. C'est aussi pour cela qu'on l'a considéré comme un partisan de Cromwell. On a l'impression que, dans le dernier chapitre du *Léviathan*, ce n'est pas un problème que le roi devienne le chef de l'Église ; le seul argument qu'on peut opposer à cette lecture, c'est que dans l'Antiquité, qu'alors même que dans l'Antiquité le pouvoir civil dominait le pouvoir spirituel, l'Église a finalement pris le dessus. Le pouvoir prend en définitive toujours le dessus, parce qu'il maîtrise l'imagination des hommes. Hobbes a conscience que le pouvoir spirituel est extrêmement puissant, parce qu'il touche les passions, les ressorts mêmes de la vie des hommes et de la vie politique. Dès lors, pour lui, comme cela est dangereux, autant ne pas avoir d'Église du tout ; avoir une Église, c'est tout simplement aller à l'encontre de la paix.

AF. L'Angleterre avait une façon de penser très particulière, aussi, notamment avec les puritains, car il faut bien que quand quelqu'un se charge d'administrer les rites. Dire qu'il n'y a pas de pouvoir religieux signifiait des anabaptistes allemands.

OT. D'où la vision très autonome de l'individu chez Hobbes. Il faut noter, pourtant, qu'il ne dit pas que c'est ainsi que les choses se passent. Il dit simplement que les choses devraient se passer comme cela, à savoir toujours suivre le souverain pour conserver la paix, même si on n'est pas d'accord. Pour lui, en effet, l'opinion est inaccessible : la liberté de penser est donc totale. Par

Labo junior REPHAM (Représentations et Exercice du Pouvoir : l'Héritage Antique à l'époque Moderne) :
« Longue expérience des choses modernes et continuelle leçon des antiques » : l'héritage antique dans la pensée et les pratiques du pouvoir à la Renaissance et à l'âge classique

ailleurs, on peut très bien lire son œuvre en se passant totalement de la religion : pour lui, les principes de la loi naturelle sont découverts par la raison, et non par les textes sacrés. Le souverain est institué par contrat, et non par Dieu. La croyance vient seulement redoubler le contrat en question. On n'a pas besoin de la croyance pour fonder l'autorité. Quand Hobbes analyse les principes de la vie politique, il n'a donc pas besoin de Dieu. Il faut noter, cependant, que d'autres lecteurs de Hobbes vous diront le contraire : sur cette question, le débat est ouvert.

AF. Hobbes a-t-il rencontré des difficultés de publication pour son *Léviathan* ?

OT. Oui, il a eu du mal à être publié, notamment parce que le conseiller de Charles II (dont il était le professeur de mathématiques quand il n'était pas encore roi) avait déconseillé à ce dernier de le faire. Mais Charles II a fini par s'émanciper de ses conseillers sur ce point, et par autoriser la publication de l'ouvrage, plus tard, quand il a eu plus d'expérience. Mais les difficultés que Hobbes a pu avoir à publier son œuvre étaient aussi dues au fait qu'il est difficile de la classer – On s'est longtemps demandé à qui il s'opposait, et dans quel camp il se situait ; certains l'ont même classé parmi les partisans de Cromwell.

AF. A-t-il été mis à l'Index ?

OT. Il faudrait vérifier ce point. Cependant, il faut bien penser que Hobbes a eu un cercle d'influence beaucoup plus restreint que des personnes comme Bellarmin (qui a été mis à l'Index). Notamment, il n'a pas été traduit, et il était peu lu. Dans ces conditions, rien n'est moins sûr que sa mise à l'Index.